



Qu'est-ce qu'une famille ?

Fonctions et représentations familiales

Serge Vallon

DANS **VST - VIE SOCIALE ET TRAITEMENTS 2006/1 n^o 89**, PAGES 154 À 161
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0396-8669

ISBN 2-7492-0605-7

DOI 10.3917/vst.089.0154

Date de mise en ligne : 01/05/2006

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2006-1-page-154?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

154 Qu'est-ce qu'une famille ?

Fonctions et représentations familiales

SERGE VALLON

Ma famille et la vôtre

Parler de la famille suppose de parler d'un objet si « familial », si commun à tous, qu'il risque d'être évident et donc un peu ennuyeux à décrire. Qui de nous tous n'en sait quelque chose ? Par hypothèse, nous avons encore, ou bien nous avons eu, une famille ? Existerait-il même une société ou des individus qui se passeraient de famille, petite ou grande, glorieuse ou misérable, ordinaire ou originale ?

Cette dimension « familière » – puisque cet adjectif vient du mot famille (en latin *familia*) – nous prévient aussi que nous allons parler de quelque chose d'intime, qui appartient à notre vie privée, peut-être à notre vie secrète qu'il ne faut pas mettre sur la place publique.

La famille est ainsi : publique dans certaines de ses fonctions, privée et secrète dans d'autres. D'emblée écartelée ou, si on le voit positivement, faisant pont entre ces espaces du dedans et du dehors.

Ne nous cachons pas le fait que, lorsque nous parlons de famille en général, c'est aussi de la nôtre que nous parlons : la nôtre, la famille où nous avons grandi

mais aussi celle que nous aurions aimé avoir et celle que nous regrettons d'avoir subi. Imaginaire et réalité risquent de se mélanger dans cette comparaison consciente ou inconsciente – qui entraîne projections et regrets – entre notre famille réelle et la famille idéale ! En rêve, qui n'a imaginé être l'enfant (abandonné ou volé) d'autres parents, parents qui resurgiraient un jour pour l'emmener vers une autre vie, comme le Prince charmant et sa modeste Cendrillon ou comme ce film comique qui voit la substitution à la naissance d'un enfant de riche et d'un enfant de pauvre ! La famille mélange ainsi des idéaux et des imaginaires avec les réalités les plus concrètes et les plus triviales.

Essayons tout de même d'y voir plus clair en commençant par une définition. Qu'est-ce qu'une famille ? À quoi sert-elle ?

Comment définir la famille

Première définition évidente : *une famille c'est l'ensemble uni que forment les parents et leur enfant*. Première définition, premiers problèmes avec ce « Papamama-

nenfant ». Il faut l'écrire en un mot pour montrer que cela fait un paquet bien serré et bien attaché ! Ensuite, il faudra en détacher les éléments au risque de produire des éléments nouveaux imprévus selon comment on découpe, comme dans l'équation amusante :

Famille = le papam + la mamanan + le nenfant ! parfois les « zenfants ».

La difficulté sera de savoir où passent les séparations. Pourquoi ? Parce que cet ensemble familial paraît donné d'un coup. On est simultanément parent et enfant. Le parent produit l'enfant, l'enfant produit le parent, pas l'un sans l'autre ! On « est » famille parce qu'on « naît » ensemble. La famille est chargée de mystère parce que c'est « là qu'on naît », avant d'y grandir. Cette définition désigne la famille comme une matrice, un utérus collectif, d'où sortirait chacun de ses membres. Cet « utérisme » familial pose problème, même s'il est toujours un peu vrai.

Deuxième définition : *La famille est un groupe solidaire d'appartenance*, composé de ceux qui vont devoir m'aider sans réfléchir ni calculer. On s'y serre les coudes dans une chaîne d'unions réciproques. Parfois l'ennemi sera tout ce qui est à l'extérieur, comme dans la parabole chauvine, incestuelle, de Le Pen (s'il faut choisir entre ma fille et ma cousine, je choisis...) qui inspire des dictatures paternalistes ! Cette réalité de solidarité se manifeste parfois bien utilement face au chômage ou aux catastrophes, et encore plus dans les sociétés sans sécurité sociale ou économique comme les sociétés sans État et sans droit. Elle montre que ce n'est pas en vain que nous appartenons à une famille, même s'il faudra en payer un prix en retour. Un inconvénient sera l'analogie de la famille avec une « mafia » ? Les maf-

fias réelles étant des familles artificielles élargies.

La famille, c'est ma mafia préférée, mais ai-je bien eu le choix !

Troisième définition : *la famille, c'est ce qui est écrit sur les faire-part* ; faire-part de naissance, de mariage ou de deuil ! Vous avez remarqué tous ces noms qui s'alignent, qui se succèdent dans un ordre calculé. Il faut lire ces annonces d'état civil, elles donnent des photos exactes des familles même si elles sont parfois mensongères. Ainsi, vous ne verrez pas écrit qu'ils sont contents d'être ensemble sur le même faire-part, alors que le testament les oppose ou que la naissance les mécontente. Vous ne verrez pas certains noms, oubliés, comme la dernière concubine du défunt ou les enfants d'un premier mariage. Peut-être faudra-t-il lire une deuxième annonce, publiée à part, ou lire entre les lignes ? Vous y verrez suggérés des absents, défunts soudain mémorés. La famille, c'est aussi cela, cette architecture juridique de vivants et de morts, de ceux qui sont reconnus – légitimes – et de ceux qui n'existent pas, officiellement du moins.

Génération, solidarité, légitimité sont chacune des facettes de la famille. Dans les familles perturbées, ces facettes seront altérées. Constatons qu'elles s'appliquent dans la famille à trois sortes d'acteurs différents : les ascendants et descendants liés par la génération ; les alliés liés par le mariage ou le contrat ; les germains, frères ou sœurs liés par l'appartenance au groupe familial et à un ancêtre légitime commun. Là aussi, la confusion des places aura des effets perturbants.

Une science de la famille ?

Existe-t-il une science qui nous donnerait une définition des fonctions et des représentations de la famille ?

Est-ce le droit ou l'histoire qui étudient les traditions et les règles, les droits et les devoirs ? Est-ce la sociologie (qui étudie la société d'aujourd'hui) ou l'ethnologie (qui compare les sociétés entre elles, les plus archaïques avec les plus modernes) ? Est-ce la psychologie ou la psychanalyse qui insistent tellement sur les conditions de développement des enfants ?

Vous connaissez la réponse : toutes ces sciences s'ajoutent, car elles n'en donnent chacune qu'un aspect. La famille est une réalité complexe. Comment comprendre les relations dans une famille catalane rurale si on ne sait pas que le droit d'aînesse obligera le garçon avant-né à posséder en héritage exclusif la propriété et à garder ses parents avec lui (et donc à les supporter !) jusqu'à leur mort, alors que les cadets, filles et garçons puinés¹, devront partir de la maison pour se marier, étudier et travailler.

La variété ethnologique

Le grand ethnologue français Claude Lévi-Strauss, spécialiste des relations de parenté, maintenant à l'Académie française, a écrit un bel article sur la famille ; vous pourrez le lire dans un recueil qui s'appelle *Le regard éloigné* (Éd. Plon).

L'ethnologue décrit l'étonnante variété sur notre planète des systèmes de parenté : ici on est monogame, ici polygame ; ici on reste chez les parents, ici on doit s'en éloigner ; ici on regroupe les jeunes adolescents et les célibataires, puis les mariés sans enfants, puis les mariés avec enfants² ; ici la liberté sexuelle est permise aux jeunes, ici elle est interdite ; ici on peut prêter sa femme à un invité, ailleurs on la cache à tout étranger.

Il montre en même temps que cette variété s'accompagne d'une présence (presque³) universelle de liens familiaux

dans des sociétés très différentes : on y trouve un mariage, des liens étroits entre parents et enfants, des règles juridiques, des obligations économiques, religieuses, sociales, des droits et interdits sexuels. On peut ainsi trouver des couples monogames dans des sociétés très primitives sans technologies, comme dans des sociétés complexes. Si la monogamie est le cas le plus fréquent, c'est plutôt par raison statistique : en général, il naît autant de garçons que de filles et sauf infanticide sélectif (par exemple des filles/ Toda) ou espérance de vie très différente (citons le risque pris par les hommes jeunes à la chasse ou à la guerre), il y aura donc autant d'hommes adultes que de femmes à apparier ! Pourtant, des sociétés connaissent d'autres modalités fort complexes : polygamie pour les riches (avec une première épouse qui a des droits supérieurs aux autres femmes et aux concubines), monogamie pour les pauvres, etc. On connaît même des cas de polyandrie (Toda de l'Inde ou peuple du Tibet) où une femme peut avoir plusieurs hommes mais en général choisis entre frères, le mari étant occupé par un emploi itinérant qui l'éloigne longuement. La sécurité et la stabilité du foyer sont ainsi assurées comme l'éducation des enfants. On trouve aussi l'exemple d'une société africaine où le « père » était une femme de haut rang ! Les amants des « épouses » pourvoient les enfants. Cela montre que la paternité biologique est toujours secondaire à la paternité symbolique.

Que retenir des constats des sciences humaines ?

D'abord que la famille est « *un phénomène universel* », répandu chez les humains depuis des millénaires, bien avant sa consécration moderne et reli-

gieuse en Occident par le christianisme. Il n'a jamais existé un « âge – diabolique ou paradisiaque – de la promiscuité » ; la famille prend son origine dans le mariage. Le mariage religieux en France date à peine du XII^e siècle, auparavant un contrat privé civil suffisait.

Ensuite, que les sociétés prescrivent toujours *des règles sur le choix du conjoint*, sur les libertés et devoirs sexuels, et *sur l'appartenance des enfants à une lignée* ou à une autre selon les cas. Le mariage n'a pas de lien avec le plaisir des sens mais d'abord avec des raisons économiques et sociales. Partout, il existe une division sexuelle du travail, même si son contenu change, qui indique les tâches des hommes et celles des femmes.

L'interdiction de l'inceste, bien que rarement écrite, est partout observée : certaines relations sexuelles et matrimoniales sont interdites et d'autres sont recommandées ou obligées. Les choix individuels sont ainsi négligés. Ces interdits peuvent avoir des exceptions (pharaon égyptien pouvant épouser sa sœur aînée ou sa demi-sœur mais pas sa cadette) et évoluer. En Angleterre, on ne pouvait, même veuf, épouser la sœur de sa femme jusqu'en 1850, ni, chez nous, épouser une marraine ou un parrain religieux considéré comme équivalent d'un parent. Un mariage entre cousins germains, non interdit, est encore mal vu, comme une union entre enfants de famille recomposée, sans lien de sang mais élevés ensemble. Vous connaissez le remariage critiqué du cinéaste Woody Allen avec la fille adoptive de son ex-femme.

La famille n'est pas un phénomène naturel, mais humain. *Elle est – dit l'ethnologue – la rencontre de deux familles qui sont déjà là pour échanger des époux et*

se prolonger par des enfants, et ainsi de suite indéfiniment. « Ce qui différencie l'homme de l'animal, c'est que dans l'humanité, une famille ne saurait exister s'il n'y avait pas d'abord une société : pluralité de familles qui reconnaissent l'existence de liens autres que la consanguinité, et que le procès naturel de la filiation ne peut suivre son cours qu'intégré au procès social de l'alliance » (Lévi-Strauss, *Regard éloigné*, *op. cit.*, p. 83).

Sans ces règles et interdits sociaux, les familles « biologiques » risqueraient de s'isoler et de s'enfermer dans l'ignorance ou la haine de l'Autre. L'interdit de l'inceste est au service de la vie sociale. Il oblige à échanger, à circuler dans les réseaux, à épouser son ennemi ou l'étranger, à se lancer dans le « grand jeu du mariage » ! Sous des formes différentes, ce grand jeu continue : regardez le billard matrimonial et affectif de l'Internet et des sites de rencontre (les *meetic-boys* et *girls*). Différence essentielle : la société d'aujourd'hui paraît composée d'individus. Ressemblance de toujours : le « démariage » n'empêche ni la nuptialité ni le remariage. Question à venir : la possibilité d'échapper aux contraintes biologiques de la reproduction (le clonage) accentuera encore le côté social de la famille ou la déséquilibrera. L'idéal nazi des femmes au foyer (*Kinder/Kirche/Küche*) et des hommes à la guerre ou à l'usine contenait la perspective d'un dépérissement de la famille.

L'équilibre familial est instable, comment maintenir les contradictions ?

Les trois fonctions familiales de base – engendrer, protéger, éduquer – paraissent simples et compatibles. Elles sont même au service d'une seule : transmettre !

transmettre la vie / l'intégrité physique et psychique / les modèles sociaux comme les manières d'être un adulte reconnu. Cette transmission n'est jamais garantie, contrairement au discours conservateur : « y a qu'à faire comme nos parents ou de mon temps, on savait etc. ». Elle transmet tout aussi bien les rêves et les déceptions des générations précédentes comme leurs secrets et leurs traumatismes (cf. la mode du transgénérationnel qui est une banalité). De tout temps, les familles ont eu à conserver et à innover dans une série de contradictions. L'évolution technologique peut donner l'impression d'une accélération du temps social mais le temps familial a toujours été une succession de moments critiques. Transmettre ne veut pas dire à l'identique, c'est la contradiction familiale. Il faut transmettre une question : par exemple, qu'est-ce qu'un adulte, un homme, une femme, un enfant, un adolescent, un parent, un ancien, etc ? C'est transmettre un problème plus qu'une solution ! Mais si le problème est mal posé ou croit être résolu, danger ! Les sujets seront mal préparés à la vie.

Les contradictions ou complexes familiaux sont constants : ils sont bien condensés dans les mythes familiaux et les contes. Rapidement, on peut évoquer dans les mythes grecs :

– Cronos et Gaïa : séparer génération (le père biologique) et éducation (le père symbolique), sinon c'est la logique animale de dévoration et de procréation ininterrompue qui prendra le dessus (compter le zéro de l'origine) ;

– Œdipe : abandonné, il fuit sa famille (adoptive) pour revenir à son origine. On n'échappe pas à la rivalité et au désir incestueux, il faut l'affronter (compter jusqu'à trois) ;

– Jocaste : l'Œdipe est à double sens ; la tentation du couple mère (parent ?)-enfant existe. C'est la tentation de faire deux au lieu de trois ;

– Médée : les enfants sont-ils « mes » enfants ? ai-je droit de vie et de mort sur l'enfant puisque j'ai « donné » la vie ? Là c'est faire un au lieu de deux ;

– Antigone : la loi familiale (enterrer son frère) est-elle au-dessus de la loi de la cité (frère banni) ?

– mentionnons Caïn et Abel et toutes les histoires de rivalité meurtrière recueillies dans les textes de la Bible, etc.

Ces mythes vous paraissent peut-être trop anciens ; bien qu'ils soient fondateurs de notre univers culturel qui est celui de notre Méditerranée : grecque, juive et romaine. Pensez alors à Harry Potter venu d'Angleterre (donc influencé par les mythes du Nord, leurs fantômes et sorciers). L'orphelin en quête d'une école de sorciers nous indique toutefois ce problème : comment choisir sa famille, adopter des frères et sœurs et des adultes bienveillants ? Une famille est-elle autre chose qu'adoptive ? Ne croyez pas que les familles d'aujourd'hui, si réduites soient-elles (familles monoparentales) ou si élargies par les recompositions des divorces, échappent à ces enjeux. Nous l'évoquerons tout à l'heure.

Les moins : abus et carences

Vous connaissez les familles en difficulté ou parfois même en déroute. Ce sont elles, la plupart du temps, dont il faut recueillir l'enfant, pour lui donner une seconde chance de grandir normalement. Ces accueils familiaux de « rattrapage » permettront de partager une ambiance familiale apaisée et éducative, épaulée par des professionnels comme ceux de la sauvegarde ou de l'action sociale, l'ensemble

étant contrôlé par la justice si le mineur est jugé en danger.

Sans trop d'ironie parce qu'elles en souffrent les premières, on pourrait faire un catalogue-liste de ces familles : ce sont les familles pois chiches et les familles puddings ; les familles indiviparentales et les familles inversées ; famille groupale et famille sectaire ; la famille fourmilière et pire encore, la famille bouchère.

Les unes – *pois chiches* desséchés – s'épuisent à faire vivre une seule dimension des enjeux familiaux, par exemple la sécurité opposée à la vie sociale. Les autres, que j'appelle « *familles puddings* », agglutinent des noyaux de relations sans mettre en rapport : par exemple, un enfant et grand-parent d'un côté, un parent et un autre enfant de l'autre, ou une vie conjugale ou sexuelle isolée de la vie parentale. Les familles *indiviparentales* veulent faire incarner par un seul adulte (une mère souvent épuisée) toutes les dimensions familiales, en refusant les autres générations, ou en disqualifiant le père ou les autres adultes. Les familles *inversées* délèguent la fonction adulte à des aînés qui caricaturent les adultes impuissants et sont du coup privés de leur enfance. Les familles *groupales* ont peur des hiérarchies et font croire que les enfants décident à égalité avec les adultes ; les familles *sectaires* obligent à partager des croyances et des polices de la pensée qui isolent du monde et ne permettent ni critique ni même distance intérieure. Les *fourmilières* sont sans affection et « fonctionnent » pour assurer le vivre et le couvert, sans comprendre la nécessité des relations affectives. La famille *bouchère* se déshumanise au point de vendre la chair des enfants à la prostitution ou à l'attardé des

maltraitements. Il faudrait dire que certains groupements ne méritent plus le nom de famille.

À des degrés divers, la génération, la solidarité et la légitimité, que nous rappelions au début de cet exposé, ne sont plus respectées dans ces familles déstructurées. Ainsi y seront confondus, ou en proie à des comportements arbitraires ou paradoxaux, les statuts d'ascendants et de descendants, d'alliés et de germains. Les respects mutuels seront détruits et les sentiments d'amour, de reconnaissance seront abolis ou tordus. On sait la relation de dépendance pervertie qui lie un enfant abusé à son parent-bourreau. On peut faire utilement la différence entre une famille momentanément malade ou en crise et une famille pathologique de façon chronique, depuis plusieurs générations parfois. Il reste qu'une famille malade présente des carences ou abus ; les abus ne sont pas forcément sexuels mais quelquefois affectifs ; je connais une fille (maintenant devenue mère) dont la mère malade faisait un chantage sadique à la dépendance : « si tu ne viens pas me voir et faire mes quatre volontés, je vais mourir... ! » disait-elle. Sa fille la croyait et s'épuisait à la satisfaire, de l'adolescence à l'âge mûr, jusqu'à ce que son travail analytique lui donne la lucidité et la force de changer, sans faire mourir sa mère pour autant.

Les plus : compétences et inventions

À l'inverse de ces carences, on doit reconnaître aux familles une capacité d'invention et d'évolution, même dans des contextes économiques et sociaux difficiles. Elles communiquent le plus souvent sécurité, identité, affection à leurs descendants et ascendants. Elles leur apprennent à canaliser leurs émotions et leurs

160 pulsions, à contrôler les haines et rivalités, à sortir à l'extérieur, et à investir des objets sociaux et des partenaires de jeux, d'amour et de travail.

Les nouvelles familles recomposent des configurations originales. J'ai connu des parents, désormais divorcés et qui avaient fondé chacun un nouveau foyer, qui envisageaient (à quatre !) la construction d'une maison singulière : en rez-de-chaussée, deux pavillons jumeaux et indépendants pour les deux couples, et à l'étage un logement, commun aux deux maisons, destiné aux enfants ! Un escalier à chaque bout permettrait d'alterner les visites et les communications ! Modèle à ne pas forcément imiter, il montre l'imagination nécessaire aux nouvelles familles recomposées. Les familles homoparentales (deux parents homosexuels) font encore scandale, mais pas pour longtemps car elles ont à être jugées sur pièce pour ce qu'elles apportent aux enfants qu'elles accompagnent dans la vie, pas forcément plus mal que d'autres. On inventera des droits de filiation nouveaux pour l'enfant qui ne mentiront pas, comme le livret de famille actuel des adoptés qui affirme faussement « né de » et non pas « enfant de » X et Y par filiation choisie. Homoparentalité et hétéroparentalité sont en effet partout ; la fabrique familiale du respect et des identités ne dépend pas que de l'orientation sexuelle des parents, souvent cachée derrière l'impératif de reproduction...

La famille n'est pas une société et la société n'est pas une famille !

Contrairement à une idée simple, la société n'est pas un ensemble de familles comme les pièces d'un Lego ou un jeu de cubes, ni même une ruche dont les familles seraient les alvéoles. Sauf pour

les familles pathologiques qui enferment, et les sociétés totalitaires qui veulent faire intrusion et contrôler ce que contiennent les têtes.

Les quatre fonctions d'une société : générations, sexes, production, spiritualité (cf. E. Enriquez⁴), sont assurées par diverses institutions (comme l'école, les groupements amicaux, les associations et les clubs, les unités de production de vie...). La famille n'en est qu'une, même si elle paraît indispensable. Les souffrances sociales (insécurité, dualité, etc.) se répercutent dans la famille et favorisent les maltraitances, et non l'inverse comme chante la moralisation (que ne « tiennent-elles » les adolescents difficiles ces familles affaiblies !). La plupart des sociétés se méfient des familles et les gardent sous contrôle. Ainsi elles les mettent en mouvement, les obligent en permanence à échanger des alliances. C'est de cette façon que l'on peut comprendre l'interdit de l'inceste dans sa dimension sociale. Dans sa dimension symbolique, il signifie que l'on doit se détacher de son origine et que le retour est funeste ou fatal.

La société moderne met à l'épreuve la vie familiale dans deux aspects : le temps et la place de l'individu.

Le temps est accéléré et la société veut vivre au présent, consommer, jouir de l'immédiat. Une famille vit au passé, au présent et au futur ; elle s'oppose à cet écrasement imaginaire du temps de la modernité ou postmodernité. Elle s'oppose aussi – pour la même raison – à un relativisme absolu des valeurs, car elle doit transmettre les choses les plus futiles, comme les manières de table, et les plus importantes, comme le rapport au corps, à la sexualité et aux émotions.

La place de l'individu est toujours limitée par son appartenance à une famille dans laquelle les liens obligent à tenir compte des autres et à se soumettre à des différences (d'âge, de sexe, de génération, etc.). L'individualisme égocentrique s'y oppose dans un idéal de fourmilière ou de masse (tous différents, donc tous pareils car soumis au marketing de la petite différence !). C'est le défi social de notre temps de faire vivre des familles nouvelles et des individus responsables de leurs appartenances. Si nous échouons, nous risquons d'être des clones élevés dans des incubateurs artificiels. Science-fiction ou avenir-fiction ?

Je vous propose une nouvelle définition *pour conclure* : la famille est un nœud, un nœud entre le fil des générations et le fil de l'alliance qui noue des familles et des groupes qui s'ignoraient sans cela. Si la famille est un nœud, la société un ensemble de filets... filets qui comportent beaucoup de trous ! Autant d'espace laissé à l'initiative, qu'elle soit créative, constructive ou délinquante !

Affirmons encore que le contour d'une famille, dans le temps comme dans l'espace, n'est jamais complètement clôturé et identique, sauf si cette famille est malade.

Je terminerai sur cette évidence surprenante mais facilement oubliée : *l'enfant n'a jamais la même famille que ses parents !*

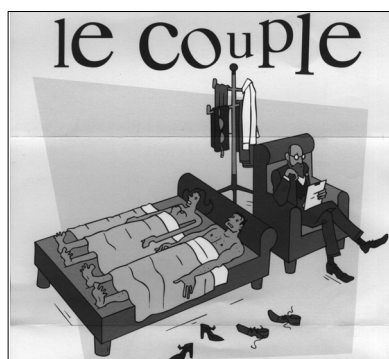
SERGE VALLON
Docteur en psychologie, psychanalyste,
rédacteur de la revue VST-CEMÉA

Notes

1. Au Moyen Âge, on les appelait aussi les moins nés ! C'est dire ! cf. Bloch et Wartburg, *Dictionnaire étymologique*, Paris, PUF.

2. Ces trois catégories restent dans la langue, on parle des vieux garçons, et dans l'usage, quand il faut répartir les convives d'un banquet.
3. Exception rare des Nayar de la côte Malabar de l'Inde : enfants appartenant à la lignée maternelle sous l'autorité des frères (oncles) de la mère, père effacé occupé à la guerre, la famille conjugale est absente. (LSt p. 67)
4. Eugène Enriquez, *De la horde à l'État*, Paris, Gallimard, 1983.

ANNONCE



LES JOURNÉES D'ACCORDS
ET PAROLE D'ENFANTS PROPOSENT
Journées d'études les 22 et 23 juin 2006
au Palais des Papes d'Avignon

LE COUPLE

Le 22 juin 2006

« **Couple, aimer dans la durée** »
avec Isabelle Filliozat

Le 23 juin 2006

« **Survivre à son couple et à sa famille** »
avec Mony Elkaim

Renseignements et inscriptions :
www.journeesdaccords.com
Les Journées d'Accords,
79, rue Largaud, 84200 Carpentras
Tél. 04 90 60 29 29 – Fax 04 90 60 71 62
Parole d'Enfants
www.parole.be
Tél. vert 0800 90 18 97